

CAHIERS 55
METANOIA

55 CAHIERS METANOÏA

1988

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. 75.90.30.44

Association déclarée loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 09-88

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 09-88

SOMMAIRE

EDITORIAL	
<i>AIMEZ-VOUS VIVRE ?</i>	p. 3
COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS	
<i>LOGION 67</i>	p. 10
RECHERCHES	
STEPHEN JOURDAIN	
<i>ou l'éveil made in France</i>	p. 18
<i>A LA CASA ALTA</i>	p. 19
<i>NISARGADATTA ET LE SENS DE LA PRESENCE</i>	p. 21
<i>ENTRETIEN DU 27.01.1981</i>	p. 23
MONAKHOS AUJOURD'HUI	
<i>LE MIROIR</i>	p. 26 p. 27
BIBLIOGRAPHIE	p. 31
POESIES	p. 37

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150.00 F.
— Cahiers 1976	150.00 F.
— Cahiers 1977	150.00 F.
— Cahiers 1978	150.00 F.
— Cahiers 1979	150.00 F.
— Cahiers 1980	150.00 F.
— Cahiers 1981	150.00 F.
— Cahiers 1982	150.00 F.
— Cahiers 1983	150.00 F.
— Cahiers 1984	150.00 F.
— Cahiers 1985	150.00 F.
— Cahiers 1986	150.00 F.
— Cahiers 1987	150.00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 15 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou



MARSANNE
26740 SAUZET
Tél. (75)90.30.44

Marsanne, le 26 Septembre 1988

Votre réponse à notre "Appel du 18 juin 1988"

Chers Amis,

Notre appel a suscité un merveilleux élan de générosité. Nous vous en remercions de tout coeur.

Nous nous étions engagés à vous rendre compte, à l'occasion de l'envoi du Cahier 55, du résultat obtenu. Le montant recueilli à ce jour atteint la somme de 34 700 frs. Cependant ce chiffre n'est pas définitif car plusieurs Métanoïas nous ont annoncé une aide supplémentaire ou promis leur obole pour l'automne.

L'imprimante IBM et ses accessoires sont réglés et nous pouvons d'ores et déjà envisager l'achat d'un photocopieur. Le modèle que nous retiendrons sera fonction des rentrées à venir. Chacun sait qu'aujourd'hui un copieur efficace est indispensable à tout secrétariat organisé ; or, plus l'appareil est performant, plus il coûte cher mais aussi moins est élevé le prix de revient de la copie.

Nous assurons déjà la composition des textes et allons pouvoir tirer lettres circulaires, dépliants, catalogues, etc.. L'imprimeur n'en continue pas moins de réaliser certains travaux comme le tirage, le brochage, la couverture de la revue. Le travail bénévole du secrétariat se conjuguant avec votre aide, la situation matérielle se trouve donc assainie.

Votre solidarité fraternelle permet à l'oeuvre entreprise depuis bientôt 15 ans de continuer sans que nous ayons à augmenter les cotisations de 1989. Seule une diminution du nombre des Métanoïas pourrait créer à l'avenir des difficultés. Le niveau de la revue est tel que certains semblent perdre pied. Pourtant l'approfondissement ne saurait être freiné : les encouragements que nous recevons en témoignent. Vous avez compris que la gnose est notre raison de vivre et que la contrepartie matérielle des échanges que permet l'Association doit être assumée.

Par votre soutien réaliste, vous nous invitez à poursuivre la route avec vous et à partager la joie de nous retrouver ensemble dans l'Un. Soyez-en très cordialement remerciés.

Emile Cottabert

ÉDITORIAL

Celui qui a trouvé le corps,
le monde n'est pas digne de lui.
(log 80)

AIMEZ-VOUS VIVRE ?

Plus d'une fois, nous avons associé les logia 66 et 67. Tous deux nous mettent en garde contre une omission qui serait fatale.

La pierre d'angle du logion 66 est indispensable à la construction de l'édifice, comme la réalisation intérieure du logion 67 est indissociable de la vie - du vécu dirions-nous volontiers aujourd'hui.

La pierre d'angle du logion 66 est devenue dans les évangiles canoniques la pierre de faîte, ou encore la clef de voûte, sans doute sous l'influence de l'expression identique du psaume 118. On sait que les rédacteurs des évangiles canoniques cherchaient constamment à établir des correspondances entre l'ancien testament et le nouveau.

Si Jésus parle de pierre d'angle, et non de pierre de faîte, ce n'est pas fortuitement. Le couronnement de l'édifice avec la pierre de faîte serait parfaitement utopique et impossible sans la pierre d'angle. L'Esprit ne peut couronner une oeuvre entreprise par le mental. Seul, l'Esprit construit - et détruit - lorsque le mental a consenti à se démettre : "Je connais mon Seigneur par mon Seigneur". Cela peut être dit autrement : "C'est le Soi en moi qui se reconnaît", le corps désentravé du mental, jouant le rôle de miroir. Lorsqu'il prétend vouloir construire, le mental ou Satan ignore la pierre d'angle.

Le mental est souvent subtil ; il peut se présenter sous les habits du Maître. Aussi Jésus, dans plusieurs logia, nous enseigne-t-il la discrimination (8,9,40,43,45,47,57,84,98, 100,107 etc.). Néanmoins cette phase au cours de laquelle j'apprends à discerner le vrai du faux, à choisir entre "Dieu et Satan" ne saurait durer toujours. Le Soi transcende l'aspect positif et l'aspect négatif de la manifestation. Il surmonte le "manichéisme" stérilisant qui maintient jusqu'au bout le principe du bien opposé à celui du mal. Nous avons tellement été marqués par ce dualisme que nous avons toutes les peines du monde à accepter en nous et autour de nous cette bipolarité, à l'accepter pleinement, c'est-à-dire sans le souci de vouloir appuyer sur l'un des plateaux de la balance. Pourtant si la gnose ne nous donne pas cette vision unitaire englobante qui ne laisse plus rien à la traîne, qui accepte l'incohérence et la cohérence, l'horrible et le sublime, la mort et la naissance, etc., nous ne pouvons pas accéder à l'éveil.

Notre vision des êtres "réalisés" est habituellement tronquée. Les identifiant souvent à leur corps, nous voudrions les voir échapper à la maladie, à la mort et à la décomposition ; ainsi Jésus, mort sur la croix, devait effacer l'ignominie en ressuscitant, etc. Ayant réalisé le Soi, ils sont lumière, amour, connaissance, toute-puissance. Prenons cette dernière "qualité" propre à l'être réalisé que Jésus reconnaît en ces termes : ... "et il régnera sur le Tout". De lui-même, Jésus dit :

Je suis la lumière qui est sur eux tous.

Je suis le Tout.

Le Tout est sorti de moi,

et le Tout est parvenu à moi.

Fendez du bois, je suis là ;

levez la pierre,

vous me trouverez là.

(log 77)

La toute-puissance de Jésus est affirmée sans complexe, pourtant Jésus rencontre des situations douloureuses, contre lesquelles il ne peut rien. Autrement dit, après avoir décliné sa royauté et déclaré qu'il l'assumait pleinement, il reconnaît souffrir de l'ivresse généralisée des hommes sans pouvoir intervenir ((log 28). Ailleurs, il semble laisser échapper une plainte en constatant :

Les renards ont leurs tanières
et les oiseaux ont leur nid ;
mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit
où incliner sa tête et se reposer. (log 86)

Comment concilier en moi la toute-puissance et la faiblesse, la cohérence et l'incohérence, la présence et l'aliénation, etc. ? Comment régner sur le tout et rester désarmé devant la souffrance et la mort ? Comment admettre, au niveau de ma réalité ultime, à la fois la liberté et la servitude, le sublime et le sordide, Dieu et Satan ?

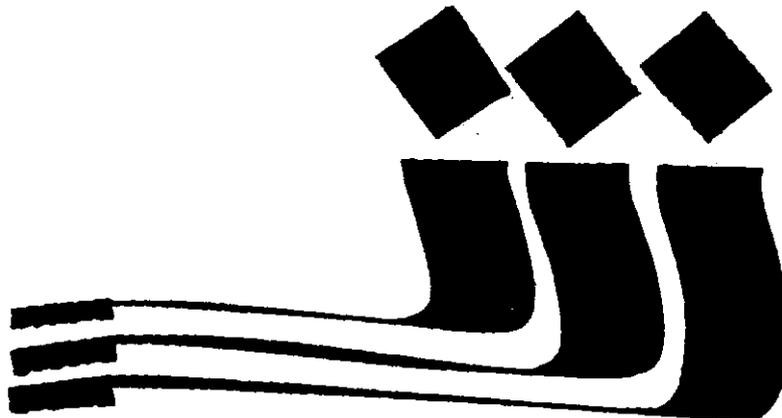
Evidemment, troublé par ces antagonismes le mental ne manque pas d'incriminer la soi-disant toute-puissance. Cependant, au niveau où Jésus m'invite à me situer, la contradiction tombe ; ce qui paraissait inconcevable à la pensée va de soi. Mais, pour le comprendre, une sorte de mutation est nécessaire : l'homme d'expérience, de culture et de savoir est invité à interroger le petit enfant de sept jours. La vie n'est possible qu'au prix de ce renversement qui me ramène à la case de départ : ET IL VIVRA. Le retour à l'état d'avant les conditionnements permet de passer de la conscience personnelle à la conscience cosmique à la condition, bien entendu, que la première consente à mourir à ses limitations. Jusque-là, elle se fortifiait en puisant dans le passé et en se projetant vers l'avenir. Dans la conscience cosmique, le présent se substitue à la continuité espace-temps. Comme le tout petit, le gnostique est fragile, vulnérable, désarmé.

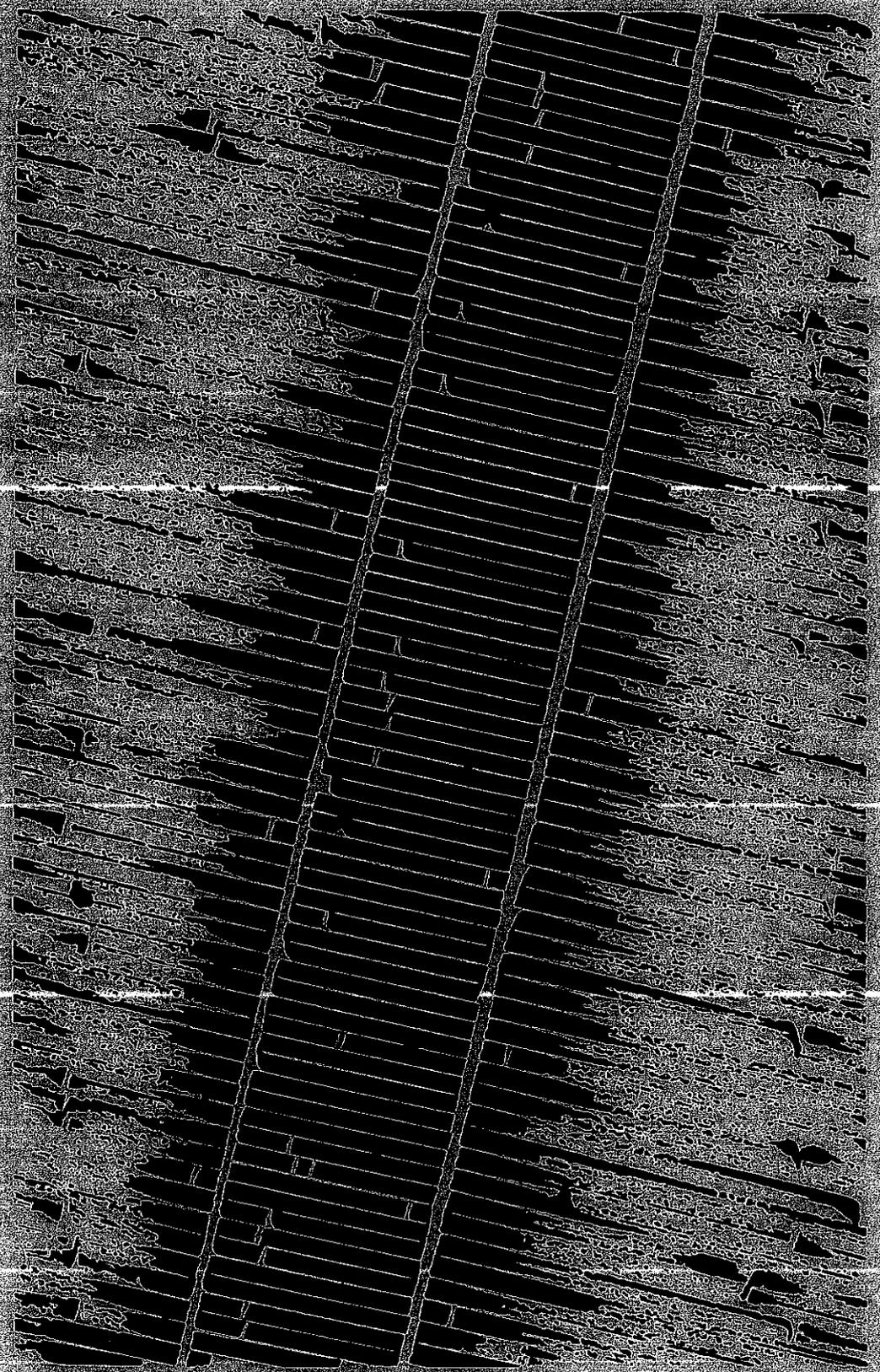
Cet état naturel ne peut se vivre que lorsque les vieux schémas qui peuplent l'inconscient ont été liquidés. Ils sont d'autant plus tenaces que le mental, pour continuer à se comporter en usurpateur, a intérêt à les cultiver. Écoutons-le pour mieux le dépister : "Je suis trop indigne d'aspirer à une telle faveur... Ceux qui sont élus sont rarissimes, comment pourrais-je avoir mes chances, moi qui n'ai pas de dons spéciaux ? Je mène la vie la plus ordinaire qui soit. Je suis absorbé par mes tâches familiales, professionnelles etc. J'ai tel penchant qui s'avère peu compatible avec la réalisation, etc., etc.."

Qui tient un tel langage si ce n'est la personne ? Mais je ne me reconnais pas en elle ; je la récouse. Jésus me tient des propos qui s'adressent à l'être que je suis en esprit et en vérité, que je suis à même de vivre ici-maintenant dans sa toute-puissance et dans toute sa faiblesse. Hors du mental personnel, les peurs n'existent pas : peur de se reconnaître dans sa réalité, peur de ne pouvoir l'assumer, peur de n'être pas choisi, peur de n'être pas capable, peur de n'avoir pas le temps, etc. Pour me guérir de mes angoisses, Jésus n'y va pas par quatre chemins. Le logion 37 propose une thérapie radicale : se mettre complètement à nu. Néanmoins, en parler, c'est déjà recourir aux vêtements des mots, à la mémoire... Alors que la nudité réelle est silence dans l'Inconnaissance, attention à ce passage du repos à la reconnaissance de "Celui qui est vivant". Ce qui surgit spontanément émane de ma nature originelle, laquelle est intrinsèquement pure. C'est le lieu sans lieu où toute-puissance et faiblesse ne sont pas dissociées. Sur une telle "base", la demeure peut s'élever jusqu'à son couronnement, la réalisation se poursuivre jusqu'à son aboutissement. Ni religion, ni cabale, ni hermétisme ne peuvent permettre cet achèvement. Il est aussi éloigné de l'idéalisme désincarné, que du matérialisme grossier. La vie est là dans la prise de conscience du rôle du corps en tant que révélateur de l'ineffable : c'est cette grande pauvreté qui actualise cette grande richesse.

Néanmoins, révélé à ma vraie nature, je suis seul, monakhos, à la percevoir. Je me vois, mais personne ne me voit. Et si quelqu'un croit me voir, il va vouloir m'identifier à la personne de jadis, il va me redonner une fausse identité en prétendant me connaître et me faire connaître. Il va m'occulter en me personnalisant et en me récupérant. C'est ainsi que je demeure l'inconnu, l'étranger, l'anonyme, le clandestin.

Là où le monde croit me voir, je suis le grand absent et je suis déjà là où il continue à me chercher. Cependant la représentation que le monde se fait de moi ne m'indispose nullement. Elle permet le jeu de maya dans lequel je me voile depuis les origines de la manifestation. Ce que le monde caractérise d'incohérence, d'aberration et d'erreur..., je l'assume aussi spontanément que ce qu'il appelle cohérence, justice, réalité... En somme tout ce qu'il réproche fait partie de mon jeu au même titre que ce qu'il approuve. Je n'excepte rien pas même ses cogitations oiseuses sur ma nature réelle.





Calligraphie réalisée par
Frank Lalou
pour le Cahier Métanoïa 55

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

*Jésus a dit:
Celui qui connaît le Tout,
s'il est privé de lui-même
est privé du Tout.*

(Log. 67)

LOGION 67

Etre privé de soi-même, c'est vivre séparé. Dans ce démoniaque état de séparation d'avec moi-même, si je persiste à me prendre pour mon double, cédant à la perversion de ces multiples images de moi décomposées en autant de miroirs déformants, si je me laisse prendre à leur jeu diablement subtil, en un mot, si je ne me connais pas moi-même, comment puis-je prétendre connaître le Tout ?

J'ai longtemps vécu séparée de moi, ne sachant qui j'étais, me cherchant et me fuyant - un vieux pli -, dans ces formes ectoplasmiques que j'appelais "moi" : une totale aliénation. Il faut bien dire qu'il s'agit, dès le départ, d'un véritable complot : parents, éducateurs, camarades de classes et de jeux et même maîtres à penser et à vivre, tous sont là pour m'apprendre qui je suis ; comment ne pas les croire ? Mais jusqu'à un certain point : car dans ce déluge de connaissances, de commentaires, d'idées reçues sur le monde, l'homme en général et moi en particulier - jeune personne certes démunie et fort ignare -, au sein de toutes ces classifications, analyses et synthèses compilatoires, une voix menue mais persistante me soufflait, dans la partie silencieuse et attentive de mon être, comment faire pour rassembler les pièces du puzzle-moi. Chemin faisant, cette voix rencontra des voix plus fortes, plus mûres, venant confirmer la bonne orientation de ma démarche.

Je savais d'ailleurs, sans l'avoir appris et avant même d'avoir bien compris le sens des paroles des "sages", que l'essentiel est de trouver le sens de sa propre vie, à travers épreuves, "démons et merveilles, vents et marées" : car c'est là trouver la Vie, dans son ardente plénitude, dans son intégrité, la Vie intacte, une non séparée.

Ainsi, dans la sensation d'une présence qui, silencieusement, fulgure, moi rejoint moi, il n'y a plus séparation mais bien plutôt coïncidence, et tout est là, inclus dans une flamboyante transfiguration qui ne relève en rien d'une quelconque forme d'imagination. Dans ces moments intenses, le temps, l'espace sont balayés, rendus au vide.

"Et quand il aura trouvé, il sera bouleversé, et étant bouleversé, il sera émerveillé et il régnera sur le Tout".

Mireille

La connaissance du Tout, au temps où Jésus parlait, visait sans doute d'autres objets que ceux qu'appréhende actuellement la connaissance scientifique. La démarche est cependant la même : la connaissance du Tout s'applique à un ensemble d'objets perçus à l'extérieur d'un moi qui les dénombre ou les mesure. Eventuellement, comme dans la psychologie contemporaine, "moi" peut devenir objet de connaissance et se trouver situé dans un ordre du monde régi par quelque raison mythique et impersonnelle. Il n'est pas exclu que Jésus ait pris la précaution de dénoncer aussi cette ultime perversion, englobée dans un unique projet de connaissance totalitaire.

Ce projet n'est pas seulement vain. Par l'ignorance qu'il implique du véritable "moi" où s'inscrit la véritable connaissance comme procès/mouvement d'un être absolu/repos, ce projet est privation et aliénation. A ce titre, le log 67 rejoint ceux qui stigmatisent le "partage" ou la "pauvreté", autant de formes de la même ignorance de soi-même. Il n'est certes pas facile de comprendre mais la difficulté accouche de sa propre vérité. Si vous vous connaissez vous-même, vous êtes connu (log 3). Ce que Nisargadatta formulait ainsi : "c'est le Brahman qui connaît le Brahman..." (Sois, p.41) ou tout simplement : "Dieu vous connaît quand vous connaissez vous-même" (Je Suis, p.203). La connaissance de soi découvre simultanément un moi chaotique, incohérent, et une source de lumière antérieure à la formation de l'ego. Le véritable législateur du monde n'est pas le moi de peur et de désir circonscrit dans ce sac de peau, mais un pouvoir infini de connaissance jaillissant d'une richesse d'être également infinie. Nisargadatta l'avait résumé par cette formule : "connaître, c'est être" (Je Suis, p.65). Ce qu'il vaudrait encore mieux traduire par la triple équivalence : connaître = se connaître = se reconnaître = être.

Concevoir le Tout comme un ensemble d'objets intangibles, existant par eux-mêmes indépendamment de celui qui les perçoit, sans relation avec l'acte même de percevoir, c'est une méprise qui entraîne une perte non-compensable d'identité, une sorte d'aveuglement qu'aucune "science" ne saurait ni guérir ni atténuer. J'envoie des fusées dans la lune et je me pique à l'héroïne : j'abuse à peine pour prétendre que ces deux faits caractérisent notre civilisation.

Par contre, la découverte de l'identité métaphysique de moi et du monde, de l'unité de la conscience comme expression de Vie, déploie une dimension d'expérience inépuisable : la conjonction du mouvement et du repos où rien n'est exclu de la manifestation de cette richesse, pas même cette pauvreté qui

m'a appelé à me reconnaître. Quel "statut" accorder à l'ignorance de soi, à la souffrance si abstraite et si immensément insupportable qui agite ce cauchemar ?

Naturellement, la conscience est extravertie : des objets apparaissent et sont perçus séparés, là, là et là. Le mélange de l'élément purement psychique et de l'affectif, tous deux interprétés par la pensée, provoque rapidement l'apparition d'un moi. La mémoire est le fil qui relie dans une apparence d'unité tous ces éléments disparates, l'identification au corps étant finalement le comble du malheur. Car ce corps n'est pas l'unique "appareil" où se réfléchit l'être infini. La connaissance de soi découvre précisément que je suis - et c'est bien tout ce que je peux dire légitimement - une flèche de conscience dont la trajectoire fabrique un monde. Au centre d'un système de relations très complexe, je trouve bien sûr mon corps avec mon cerveau, mais le but, la cible, c'est la reconnaissance de ce que "je suis"... sans attribut aucun ! Ou si l'on tient à une explication exhaustive : je suis la conscience et son archet inconnu - tout le reste étant composé de mémoire - je suis au commencement, toujours, cette émission fulgurante d'images et pas les images même si celles-ci sont produites à partir de moi. Je suis le film, l'écran, la lumière et bien en deçà de tout, ce qui rend le Tout possible.

La connaissance de soi révèle la toute-puissance d'un pouvoir créateur du Tout, maintenant, quand chaque image, avec ses particularités de structure variées à l'infini, s'allume du même éclair de lumière invariable. Le Royaume est un sacre libérateur à la fois du moi et du non-moi. Dans ce maintenant de liberté créatrice, le même et son différent peuvent tourner avec la bobine du film, inlassablement, sans entrave, sans distorsion.

L'inconnu, je ne le connais pas, je le suis. "Tu n'es pas toi, tu es Lui sans toi". L'acte de connaître opère dans la dualité par une bipolarisation sujet/objet qui me situe en aval de moi-même-Absolu. La Connaissance est donc reconnaissance de ce que je suis au travers même de l'image qui est mon illustration, mais pas moi. Je suis le sujet unique, irréductible, et c'est dans les rêts des circonstances que je "m'expérimente" comme tel...

Le but de la vie est cette découverte : je ne suis pas "moi" impliqué dans une dialectique objective, mais Moi créateur de tout ce qui apparaît dans une texture comparable à celle du rêve, que ma propre Vie dynamise "comme si", "plus vrai que nature". Je prête ma réalité au non-réel : dans le sommeil profond, dans la mort, en l'absence de toute conscience dualisante, pffuit, il n'y a plus rien. Je ne donne plus d'existence au monde, je n'ai plus de miroir monde, de corps où me contempler moi-même. "Celui qui s'est baigné dans les eaux claires de son Moi propre, Atman partout présent et im-

médiat et qui n'a pas à être recherché dans des lieux ou des moments spéciaux, celui-là est sans action et connaît toutes choses. Il pénètre tout et il est immortel" (Ramana Maharshi).

Le "connaître" est assujéti à l'être : la connaissance du Tout-autre-que-moi-même est une fiction, une dérélition. Hors de moi-même, je suis privé de moi-même. La connaissance de soi passant par l'épreuve du tout - y compris le dérisoire et l'abject - me confirme dans le Royaume d'un sujet unique qui se conjugue à tous les modes possibles d'une réalité volcanique.

Raymond



Nous voici bel et bien devant un "Koan" avant la lettre. Le logion 67 n'aurait-il pas pu, par exemple, figurer dans le "Passe sans porte", recueil des plus célèbres Koan zen ? Le disciple qui s'accroche à un concept, à une logique ne saurait résoudre l'énigme. Quand le mental est en déroute, il ne lui reste plus qu'une solution : lâcher prise, s'effacer.

Le père William Johnston, jésuite vivant au Japon et adepte du Zen, rapporte ainsi que son maître l'interrogea un jour sur sa façon de méditer. Johnston répondit qu'il se recueillait en silence devant Dieu, faisant abstraction de toutes choses.

- "Dieu est-il présent en tout ? Es-tu totalement enroulé autour de Lui ?" demanda le maître.

- "Oui" répondit Johnston.

- "Parfait, parfait. Persévère donc, dit le maître zen. Un jour Dieu aura totalement disparu et seul restera Johnston".

Prisonnier d'une conscience dualiste, un jésuite ne pouvait qu'être choqué par une telle réponse.

- "Dieu ne peut disparaître, répliqua-t-il. Par contre, il peut arriver que Johnston disparaisse et que seul demeure Dieu".

- "C'est cela, c'est cela, rétorqua le maître, cela revient au même. C'est ce que je voulais dire".

Par l'éveil, nous réalisons que nous sommes le même Pierre, Paul ou Jean que nous avons toujours été : "Appelez-moi Kabir, appelez-moi Ram : cela revient au même !" Nous n'avons rien fait d'autre que boire à la source originelle (celle du logion 13) en découvrant notre véritable Nature, en nous redécouvrant nous-mêmes. Il n'y a pas de Nirvana en dehors du Samsara. Le Samsara est le Nirvana. Il n'y a pas de délivrance en dehors du retour à soi. L'Ultime Réalité n'est autre que la vie elle-même : "La Voie est ta vie quotidienne" (Nan Chuan).

Pour celui qui se connaît soi-même, le monde des phénomènes est Vérité éternelle, Koan universel :

"Apprendre la Voie du Bouddha
signifie apprendre à nous connaître nous-mêmes.
Apprendre à nous connaître nous-mêmes
signifie nous oublier nous-mêmes.
Nous oublier nous-mêmes
signifie être Tout en tout"

(Maître Dogen).

La Gnose n'est pas appréhension d'un objet extérieur, mais re-connaissance de soi : "Connais Celui qui est devant ton visage" (log 5). Le soufi dit : "Celui qui se connaît soi-même connaît son Seigneur". A contrario, celui qui croit connaître son Seigneur, sans se connaître soi-même, est privé de Lui. Il n'y a pas d'extinction (Fana), sans subsistance (Baga). Mourir à soi, c'est se trouver Soi-même :

"Avant d'être initié par mon Guru, j'avais la conviction que je disparaîtrais un jour, mais que ce Narayana lui se maintiendrait éternellement, mais à la suite des paroles de mon Guru, j'ai découvert que ma demeure est l'éternité, tandis que cet Ishvara, Adi Narayana, va disparaître" (Nisargadatta).

"Dans la percée, où je suis libéré de ma propre volonté, de la volonté de Dieu, de toutes ses oeuvres et de Dieu lui-même, je suis au-dessus de toutes les créatures et je ne suis ni Dieu, ni créature, je suis bien plutôt ce que j'étais et ce que je demeurerai maintenant et à jamais" (Maître Eckhart).

Yves



Je connais mon identité réelle. Jésus prend soin de m'en informer dès les premiers logia de l'Évangile selon Thomas. D'autres Maîtres disent la même chose avec des mots différents. Je sais qui je suis. Je sais que ma réalité ultime ne se connaît pas elle-même, mais qu'elle prend conscience d'elle-même grâce au corps dont la fonction, à la fois sublime et fragile, ne peut s'exercer que si le mental a lâché prise ; ce n'est qu'à cette condition que je peux régner sur le Tout. Je sais tout cela et bien d'autres choses encore.

Mais si je ne m'assume pas dans ma réalité totale, ma vie va se traduire par un échec. Il y a une forme de savoir qui, s'il n'est pas en prise directe avec la vie, devient l'inversion de la vie et conduit à une perversion, un ratage.

Au départ, c'est une curiosité, une aptitude à conceptualiser, à discriminer, à mémoriser. Ce parcours, il ne s'agit pas de le sous-estimer, de le mépriser. Jésus lui-même m'invite à ne pas en faire l'économie (log 81.110).

Néanmoins, si je n'ai pas à un moment donné le souci de me situer par rapport au savoir, à l'avoir et au pouvoir, de retrouver ce que j'étais avant les conditionnements, alors tous ces textes, toute cette recherche, tous ces échanges, qui devaient me conduire à ne plus m'identifier à la personne, vont produire l'effet inverse et m'aliéner de plus en plus à ma réalité. Ainsi je me prive de moi-même, donc du tout.

En revanche, si je m'assume dans ma totalité, alors je transcende les catégories du savoir, de l'avoir et du pouvoir : le bien n'est plus opposé au mal, la vie embrasse la naissance et la mort, la santé et la maladie etc.. Cependant, comme les mots que j'emploie font partie du vocabulaire conceptuel, ils s'avèrent d'un maniement délicat lorsque je tente d'exprimer ce qui englobe les complémentaires et les contraires. Autre gêne, l'attention à la vie est au-delà des mots et les utiliser pour rendre compte de la vie est déjà en quelque sorte un abus. Aussi, pour répondre à celui qui veut réellement vivre, Jésus le renvoie au regard de l'enfant de sept jours, à ce regard encore vierge de toute empreinte mentale. Alors la transparence de celui qui abandonne avoir, savoir, pouvoir, rejoint la transparence de celui qui est sans avoir, sans savoir, sans pouvoir : "Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière". En découvrant la transparence de Salomé, c'est en même temps sa propre transparence que Jésus contemple. La lumière se reconnaît lumière dans la transparence. Le vivant se contemple en tant que vivant dans le miroir. Il n'est pas (plus) privé de lui-même. Le jeu de la manifestation n'altère en rien la plénitude de la contemplation, pas plus que le nuage n'empêche le soleil de briller. Oui mais,

objectera le mental, la souffrance, les cataclysmes, les guerres...? La réponse que donne le gnostique ne peut être acceptée que par le gnostique, c'est-à-dire par celui chez qui le mental a accepté de se démettre de fonctions qu'il reconnaît avoir usurpées. Ce dernier a accepté que cette "masse psychique" liée à la continuité spatio-temporelle soit brûlée. "J'ai jeté un feu sur le monde, et voici que je le préserve jusqu'à ce qu'il embrase". Le gnostique a dit oui à cet embrasement.

Si le jeu de la manifestation se perpétue, c'est que le psychisme, représenté par des myriades de pseudo-entités séparées, continue son activité chimérique, construisant et détruisant tour à tour. Mais ce qui caractérise le comportement psychique, c'est qu'il prétend travailler, sous une forme plus ou moins subtile, à améliorer le sort des humains avec ou sans la complicité d'un Dieu, alors que le gnostique, ayant réalisé sa nature originelle, avalise toute la manifestation. Embrassant à la fois le monde non-manifesté et le monde manifesté, comment pourrait-il laisser quelque chose à la traîne ? Toute exclusion le priverait d'une partie de lui-même. Et, en se privant d'une partie de lui-même, il se priverait du tout.

Le psychisme continue de s'affirmer tant qu'il n'a pas reconnu ses limites. C'est ainsi qu'il voile le gnostique. Ce qui revient à dire que le gnostique se voile au psychisme. Il consent, pour ne pas perturber, à s'effacer, à disparaître, désarmé, dans le cours des choses : "Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là". Celui qui est la Lumière du monde, celui qui règne sur le tout, ne peut modifier en rien le déroulement de la manifestation. Cette contradiction, le psychisme est impuissant à la surmonter. Vivre la liberté totale tout en étant prisonnier du monde lui paraît inconcevable. Le gnostique est seul à relever le défi. La liberté s'exerce pour lui en même temps que le déterminisme ; elle s'exerce au cours de la reconnaissance grâce à la transparence du miroir : le mouvement qui est jaillissement spontané sort du repos ou inconnaissance pour y revenir après s'être reconnu. Le gnostique est parfaitement libre dans cette reconnaissance de lui-même. Mais, alors qu'il cherchait à se connaître à travers les différents règnes, il s'est rendu dépendant des images au travers desquelles il se cherchait. La manifestation témoigne de son besoin de se connaître. Cependant ce n'est que dans son achèvement et son couronnement qu'il se reconnaît lorsque la lumière a dissout les images. Aux yeux du gnostique, la manifestation témoigne à travers le psychisme de cette détresse de l'impossible devenu possible. Fallait-il l'abolir sous prétexte que rarissimes sont les conquérants de l'impossible ? Supprimer la manifestation ç'eût été supprimer la fine fleur de son aboutissement : cette pauvreté devenue révélatrice de la grande richesse.

RECHERCHES

STEPHEN JOURDAIN

ou l'éveil made in France

On ne raconte pas Steve Jourdain, on le vit. Ce fils de fine bourgeoisie parisienne s'enfanta lui-même, voici plus de trente ans, à partir - incroyable mais vrai - de la proposition de Descartes, ce "je pense donc je suis", propre à empoisonner l'année bachelière de nombre d'apprentis-philosophes.

A chacun son déclic : pour moi ce fut le "connais-toi toi-même" socratique qui m'interpela très fort, au printemps de mon âge, mais auquel je mis des années à répondre, années d'errances, de douloureux affinage et de mue silencieuse. Steve, lui, était mûr à point : le déclic joua à fond, dès la première violente poussée. Ce jeune homme, plutôt banal de son propre aveu, découvrit, en un éclair pulvérisateur, qui il était : cette silencieuse déflagration, il essaya, dès qu'il trouva les mots pour la dire, d'en donner un aperçu, à qui voulait bien l'entendre. Steve, devenu Stephen, se mit à parler "d'éveil" ou plus joliment "d'illumination comanche".

Son témoignage, nous avons eu, quelques ardents copains en gnose, le bonheur de le recueillir de sa bouche même, cet été, dans sa maison corse, au coeur d'une forêt de grands pins aux belles branches doucement enlacées par le vent. J'ai bu la parole de Steve (en dépit des volutes de fumée et des flots de café qui la sous-tendent, faisant grimacer nez et nerfs sensibles), comme on boit à la source par grande chaleur : avec avidité, avec une intense ferveur, dans un "ardent transport de l'esprit et des sens", vu l'environnement naturel.

Steve, c'est, en quelque sorte, l'expression de ma propre réalité réalisée : le Vivant, modulé par une voix féconde, coulé dans des mots qui pulsent leur vérité au plus profond de vous-même, sans l'intermédiaire pervers d'une quelconque interprétation traîtresse : enfin, un éveillé made in France ! Le message n'en est que plus précieux. Quelle belle langue, à la fois précise et claire, souple et fluide, étincelante aussi dans le jeu flamboyant des images fortes : celle d'un maître du Verbe, d'un authentique poète. Rendons grâce à la pureté de la forme, mais ne nous y trompons pas : elle est l'expression d'une absolue intransigeance. Pas plus que Nisargadatta ou U.G. - et bien qu'il soit au demeurant un homme charmant -, Steve Jourdain ne vous fera aucune concession : on

ne transige pas avec le réel, il est sans partage ou il n'est pas. Pour parler crûment, ou vous êtes entièrement à côté, ou vous êtes totalement dans vos pompes. Si je suis privée de moi-même, si la séparation demeure, en un minuscule intervalle, en une seule petite goutte de perversion dualisante, en une infime distorsion, c'est la conscience-ténèbres. Mais que je me trouve moi-même, en état de silencieuse coïncidence, dans cet état "désert" dont parle Jésus, et c'est la conscience-lumière. Tout ou rien : telle est la règle du Grand jeu. A prendre ou à laisser : m'y étant laissée prendre, j'y passe tout entière. Salut !

Mireille

* * *

A LA CASA ALTA...

En confidence avec le vent. Dans l'intimité verte des pins.

Chez Steve Jourdain, en Corse.

Cette immédiateté absolue, en-deçà de tout concevable et de toute création, en deçà de toute conscience et de toute connaissance, au plus intime de moi-même, avant la naissance d'un nom, la définition d'un lieu, absolu-précédent-de tout ce qui existe, Moi-Unique-Vivant.

En aval, que j'imagine si près, si pressant, ma traduction, ma représentation, ma énième reproduction, d'un seul faux-pas, l'embobinage de myriades d'images et d'instant-clichés de pensée bien organisée, machine complexe, bien huilée par l'illusion que je suis... Trois petits points s'imposent : la multiplicité, n'importe quoi !

Je suis l'action pure, le proto-type. Au fond de moi brille une lumière incorruptible et féconde. Le monde est enfant monstrueux de son travestissement en images. Aux images, j'ai accordé crédit de lumière et j'ai revêtu un habit de pauvreté.

Jourdain) "Le péché originel est une faute d'attention". (S.

Qui suis-je, moi, que toute raison diminue ?

(S.J.) "Le monde est ma représentation, mon esprit aussi !"

Il n'est pas de vérité ultime. Cela dépasse l'entendement : je suis repos et mouvement, diamant et charbon. Tout concept dépend d'une activité mentale centrifuge qui

m'éloigne, toujours de moi-même. Que je consente à l'usurpation, me comptant deux puis trois pour dimensionner la scène de mon jeu, et le non-réel devient réel. Que je me reconnaisse auteur/acteur de mon cinéma et la pâle image plate, en noir et blanc, se résorbe en lointain nuage de mon ciel bleu quelque temps oublié.

Aucune vérité ultime de l'esprit, comme une ultime ruse mentale, une ultime tentative de délimitation, je la laisse s'envoler comme un cerf-volant fou au gré des courants d'une imprévisible fantaisie. Nul instant ne détermine le suivant : chacun est création d'un ordre insaisissable à toute pensée. Il n'est aucune mot, toujours trop vieux, pour évoquer le neuf si jeune et déjà emporté par l'évanouissement de sa réalité propre.

"L'homme du commun tient pour ultime la vérité conventionnelle : le sage tient pour conventionnelle la vérité ultime". (Boddhidharma)

"Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera et son image sera cachée par sa lumière". (log 83)

La vérité ultime se consume elle-même, fondue à la chaleur de sa propre intensité. Vérité implosive, sa propre disparition. L'Esprit pur insaisissable à l'Esprit pur. Se vivant.

"Balayer devant sa porte..." (S.J.)

Voilà du pratique !!! Lucidité et courage pur me garder moi-même. Ne pas confondre l'original et la photocopie.

"Enfin quelqu'un qui sait que cet homme que l'on est, qui définit le commencement, le milieu et la fin de soi... peut être planté là comme un livre ! refermé au beau milieu de sa vivante actualité, du battement le plus profond de cette actualité... peut être planté là comme un rêve, on n'ose pas dire à tout moment, car le moment fait partie du rêve ; planté là, oublié, par un homme primordial, racine intemporelle, immuablement neuve, immuablement vivante de notre identité". (S.J.)

Faites-le, vérifiez-le vous même.

Surtout ne pas dire : "je ne peux pas... je ne sais pas".

Si vous n'êtes pas maître de vos imaginations, sachez que vous leur accordez le fiat qui vous passe la corde au cou. Commettez le parricide du faux, inversez les signes. Nulle fatalité.

Refermer, d'un coup sec, le livre du moi, c'est découvrir un espace blanc si vaste, si vierge de mémoires, qu'il faut certes du courage pour demeurer en telle solitude ; une paisible simplicité, une inentamable fermeté, une suffocante indépendance.

Il est difficile de vivre sans soucis.

Toute frayeur de la quiétude provenant, encore, d'une
idée à laquelle il suffira, encore, de tourner le dos.
Battements d'ailes. Paroles lointaines. Bec muet du
Bic.

R.O.

P.S. L'actualité estivale nous oblige à reporter au prochain
Cahier la publication de la fin du texte de Stephen Jourdain :
L'ILLUMINATION COMANCHE.

* * *

NISARGADATTA ET "LE SENS DE LA PRESENCE"

Je rencontre encore souvent des lecteurs de Nisargadatta qui se disent gênés par l'emploi de l'expression "je suis", parfois même utilisée comme un substantif intraduisible en Français (Iamness), ou l'expression "êtrété" qui correspond à "beigness", l'étant plus précisément. Par contre, dans Prior to consciouness, on trouve plus souvent l'expression "sens of présence" qui peut diversement être traduite en Français. C'est délicat à interpréter puisqu'à l'origine Nisargadatta n'est pas un philosophe et qu'il ne s'exprime pas dans une langue et avec des concepts européens. Des réserves explicites avaient été faites à ce sujet sur le travail de Balsekar.

Pour Nisargadatta, la présence est la marque indéniable de l'Absolu. Malheureusement, le mental transforme immédiatement cette première évidence du Moi unique en une sorte d'expérience personnelle de coupure, de séparation du Tout. Cette donnée immédiate de la conscience est interprétée très, très vite, en fonction d'autres données sensibles conditionnées par une mémoire influençant elle-même des choix, des préférences qui manifestent un moi distinct.

Je propose quelques citations exactement dans l'ordre où elles apparaissent dans l'oeuvre transcrite du Maître. Chacun appréciera suivant son aptitude à "entendre".

"L'Absolu ? Ce n'est pas un objet... il est plutôt dans le présent et dans la sensation... il donne naissance à la conscience, tout le reste est dans la conscience..." (JS 80).

"Le je-suis est dans le monde ; mais il est la clef qui peut ouvrir la porte qui mène hors du monde..." (JS 214).

"Revenez à cet état de pur être où le je-suis se trouve encore dans sa pureté, avant qu'il n'ait été contaminé par je-suis-ceci ou je-suis-cela..." (JS 254).

"Au début est la présence. Un faisceau de souvenirs et d'habitudes mentales fixent l'attention, la conscience se trouve localisée et, soudainement, naît un individu..." (JS 271).

"Il y a, au-delà de la conscience, un état qui n'est pas inconscient... Il est pur Eveil libéré du complexe sujet-objet..." (JS 329).

"Comme l'homme qui creuse un puits rejette tout ce qui n'est pas l'eau jusqu'à ce qu'il atteigne la nappe phréatique, de même devez-vous rejeter tout ce qui n'est pas vôtre jusqu'à ce qu'il ne reste rien que vous puissiez renier. Vous découvrirez que dans ce reste il n'y a rien à quoi le mental pourrait s'accrocher. Vous n'êtes même pas un être humain. Vous êtes seulement un point de conscience coextensif au temps et à l'espace et au-delà des deux, la cause ultime, elle-même sans cause. Si vous me demandez : "Qui êtes-vous ?", je vous répondrai : "Rien en particulier, toutefois je suis" (JS 337).

"Ce principe absolu, unique, libre, est soudain couplé à ce principe de connaissance je-suis. Quelle en est la raison ? Il n'y en a pas..."

En fait, vous êtes toujours cet Absolu, Un, complet, total, libre, non-lié à quoi que ce soit mais, malheureusement, on ne sait pourquoi, vous êtes aujourd'hui sous le joug du je-suis. Vous êtes entièrement enveloppé dans ce principe qui vous donne l'impression de vous-même et des autres. Et vous aimez être ce vous-même, vous ne souhaitez pas vous débarrasser de ce Principe...

En réalité le principe Absolu n'est nullement affecté par ce sens du je-suis, cette étreté. En ce moment, ici-même, vous n'en êtes nullement séparé..." (S. 60/61).

La citation de S.230 est largement commentée dans un autre texte du Cahier 54. J'y renvoie cependant...

"En l'absence de cette trace de je-suis, je subsiste, complet, total, permanent..." (NC 105).

"Au commencement il n'y a personne, uniquement possibilité d'être. Puis instantanément il y a un, deux..."

De la vacuité est spontanément ressentie une présence, le sentiment d'existence. C'est un. Ensuite, quand la possibilité d'existence éprouve ce je-suis, la dualité apparaît, s'identifie plus tard à une forme et ainsi de suite.

Mais en fait se référer au sentiment d'existence pour poser "un" est faux parce que dans cet état prédomine seulement une possibilité, un potentiel d'être, c'est quand il est perçu que le un et le deux apparaissent simultanément..." (NC 157).

A la question : "Comment faire l'expérience de l'état ultime ?"

"Il n'est pas question d'en faire l'expérience, vous l'êtes simplement..." (NC 184).

"La conscience dont il est question... est le sentiment d'être en vie, d'être là, le sens de l'existence. Cet amour d'être est source et cause de tous les désirs..." (PR 79).

J'ajouterai cette précision : le sens du moi et le sens de la présence - marque de l'Absolu - sont un. Il n'y a pas deux. Mais il faut comprendre qu'un objet - et le moi est un objet mental - ne peut saisir la vérité ultime, Moi, Le Sujet. L'expérience est dualisante mais la Gnose est la dimension d'expérience ou "deux" n'est plus aliénation mais reconnaissance. C'est ce que l'Enseignement nous appelle à vivre, par la révélation de l'auto-luminosité du Réel reflété dans la conscience. "Vous êtes le Suprême mais toute votre ignorance doit disparaître". (PC 31). Le Réel n'est ni partagé, ni partageable. Il est splendeur unique, intacte. Le découvrir est le sens de la vie.

R.O.

* * *

Entretien du 27.01.1981

M. - D'où venez-vous et qui vous a envoyé ?

Q. - *J'ai étudié en Thaïlande dans un monastère où l'Abbé m'a suggéré de lire vos livres. Quand je me suis décidé à venir en Inde, des amis qui avaient vu Maharaj, m'ont indiqué le chemin.*

M. - Avez-vous des questions ?

Q. - *Maharaj peut-il dire quelle méthode ou quelle pratique il recommande ?*

M. - Il n'y a ni pratique ni discipline. Ecoutez simplement et acceptez tout ce que je dis avec une entière conviction.

Q. - *Quelle est l'importance de la méditation ?*

M. - Tout ce que chacun possède, c'est la conviction d'exister, la présence consciente. La méditation doit porter sur cette sensation de présence, rien d'autre.

Q. - *Durant la méditation, il n'y a qu'à s'asseoir et penser à cette présence ?..*

M. - Non pas en tant qu'individu assis mais en tant que cette sensation même non-verbale. Méditez sur "cela" qui sait que vous êtes assis là. Votre sentiment de la présence du corps est lié à l'identification au corps, mais ce qui sait que le corps est assis là est une expression de l'Absolu.

Q. - *Le connaît-on par l'intermédiaire du mental ?*

M. - Le mental est de même nature que la matière : vous n'êtes pas la matière, vous êtes ce qui comprend la matière. Ce sens de présence vous indiquera tout ce qui est indispensable à comprendre. Non pas un effort, mais cette sensation de présence avec laquelle vous deviendrez un.

Q. - *Dois-je développer ce sens de présence à longueur de jour, dans toutes mes activités ?*

M. - Il n'est pas nécessaire de se concentrer sur ce qui est toujours là. Quoi que vous fassiez, le principe en est le corps-mental. Laissez le corps-mental faire son travail mais comprenez que ce qui agit n'est pas vous - vous êtes le sens de présence.

Tous les efforts que vous ferez, physiques ou intellectuels, relèvent du corps-mental.

Q. - *Cela semble facile mais ce doit être très difficile...*

M. - Quoi que vous en pensiez, facile ou difficile, tenez-vous à cette conviction que vous êtes ce sens de présence et non le corps-mental. Ce que vous êtes n'a ni forme ni couleur.

Q. - *Ce sens de présence dure-t-il après la disparition du corps et du mental ?*

M. - Quand le corps disparaît, ce sens de présence disparaît et la conscience n'est plus consciente d'elle-même.

Q. - *Quand le corps disparaît, tout disparaît ?*

M. - Exact. Il n'y a plus d'expérience de bonheur ou de malheur. Il n'y a plus aucun besoin d'expérience.

Q. - *N'y a-t-il rien qui continue, rien ?*

M. - Vous réfléchissez à un niveau conceptuel. A ce niveau, qui cherche à savoir ? Préoccupez-vous de l'Ultime.

Q. - *J'aimerais comprendre Cela.*

M. - Tout ce qui peut être compris ou perçu ne peut en aucun cas être la Vérité éternelle. L'Inconnu est la Vérité.

Je n'ai aucune faim d'expérience et par conséquent aucune inclination à me disputer avec quiconque. Le corps et le mental peuvent continuer à faire tout ce qu'ils veulent durant tout le temps qui leur est naturellement imparti.

Q. - *Y a-t-il des actions meilleures que d'autres ? Par exemple, avec ce corps-mental, je peux rester assis et ne rien faire, ou aller aider des gens, accomplir de bonnes actions. Que vaut-il mieux faire ?*

M. - Le corps et le mental feront tout ce qui est inscrit dans la nature de leur association.

Q. - *On peut se contrôler, trop manger ou trop boire - ou alors bien agir, venir en aide aux gens etc...*

M. - Tous ces faire et ne pas faire ne regardent que le corps-mental que vous n'êtes pas. Voilà la prémisse d'où vous devez partir. Comprenez que lorsqu'il n'y a pas de corps, la conscience n'est pas consciente d'elle-même. Tant que le corps est là, il doit suivre sa pente naturelle.

Q. - *Donc je dois me contenter de ce qui est naturel...*

M. - Il n'est pas question de donner son assentiment à ce qui arrive. Cela arrive, et vous n'en êtes pas maître.

Q. - *Mais il y a des choses que je peux diriger. Que je sois ici ou à l'extérieur, c'est mon affaire.*

M. - C'est une erreur. Quoi qu'il arrive, c'est de soi-même. Tout cela n'est que l'exhibition, l'expression de la conscience - dont la nature est de changer. C'est la danse^p de la présence consciente. Il y a tant de manières pour la conscience de se donner en spectacle, tant de formes, d'habiletés, d'aptitudes à fonctionner, toujours dans le même but. Quand la conscience est fatiguée, elle se repose dans le sommeil et quand elle se réveille, elle a toujours besoin de divertissement, de mouvement, d'action.

Q. - *Je pense quand même qu'il vaut mieux faire de bonnes actions que des mauvaises...*

M. - Qu'entendez-vous par là ? Des actions bonnes en certaines circonstances peuvent être mauvaises en d'autres circonstances. Même ce que vous considérez comme bon ne peut l'être qu'aussi longtemps que dure le corps. Seul un être exceptionnel peut réaliser qu'il n'y a rien à faire - qu'il est déjà Cela.

Q. - *Maharaj nous aide : est-ce par une action volontaire ?*

M. - C'est une partie de l'agencement total. Ce qui arrive est une sorte de rêve et tout ce qui arrive fait partie du rêve. Tout ce qui jaillit de moi, que ce soit de nature spirituelle ou verbale, n'entraîne aucune modification du mental parce que toute action est d'ordre universel et spirituel. La perfection est réalisée par la stabilisation dans l'Inconnu.

Souvent il m'arrive d'être témoin de la souffrance physique qui m'affecte parce que la conscience et le corps sont encore là, un instrument servant à enregistrer le plaisir ou la souffrance. A cause de ma santé, l'enregistrement de la souffrance est plus fréquent. J'étais témoin de cette souffrance il y a quelques instants, mais depuis votre arrivée, elle a disparu. Quand vous êtes établi dans la conscience pure, il n'y a qu'un état de joie. J'étais établi dans cette conscience, rempli de joie, et la maladie est survenue, et avec elle la souffrance. Aussi longtemps que vous resterez établi dans la conscience et qu'il n'y aura aucun désordre physique, vous n'aurez aucune expérience de souffrance. Voilà ce qu'il en est de la conscience.

Vous êtes avant la conscience. Dans cet état il n'y a ni plaisir ni souffrance.

L'Association du corps et de la conscience, c'est à peu près ça : vous êtes un étudiant qui mène la belle vie et puis vous vous mariez et il en résulte joie et peine. C'est tout à fait ça.

Q. - *Comment puis-je atteindre cet état de conscience ?*

M. - Il prévaut toujours mais en deçà du savoir. Cet état ne peut être expliqué, on ne peut en donner que des indications : "c'est comme ça...". Les mots ne peuvent y accéder.

MONAKHOS AUJOURD'HUI

L'Eveil n'est autre que Moi-même.
Depuis toujours et à jamais.

Sans aucune séparation, absolument aucune division.
Ni fissure, ni fêlure, ni cassure... Aucun hiatus.

Je revendique cette conscience jusque dans ce petit recoin où se fabrique un moi obsessionnel et turpide. Quel crédit de réalité lui concéder. Un homme sain va-t-il se confondre avec ce furoncle qui infecte une étroite surface de peau. Il ne souhaitera pas même une brutale intervention chirurgicale et l'éradication définitive du mal. Il purifiera son sang s'il le peut, s'il le veut, s'il a vraiment ressenti quelque gêne.

Il en va de même pour l'apparition de cet ego dans l'économie universelle de la conscience, l'unique Je...

Mais comment l'événement "moi" a-t-il pu se gonfler de tant d'arrogance, partant d'une telle insignifiance. C'est que ce que j'appelle "moi" ne peut être petit...

Il n'est ni malédiction, ni fatalité.

Une figure maléfique et repoussante n'apparaît comme telle qu'à celui qui se trouve incapable d'ajuster une relation correcte avec cet autre composé de lui-même ressenti menaçant ou répugnant. Celui qui perçoit et ce qui est perçu sont un. Il en est ainsi, que je le sache ou non, en toute conscience. Mais il suffit de découvrir et vérifier cela pour ne plus être emporté par l'imagination.

L'inertie du mental provoque la répétition obsessionnelle des mêmes fantasmes, le retour cyclique aux mêmes ornières : images aux plis durs et coupants, arêtes mentales qui blessent la chair vive de l'esprit. Et cette complaisance morbide, le comble de l'égarement, qui maintient le regard fixé sur la même image humiliante : un mendiant pitoyable et gémissant.

Je suis tout cela : toute pensée, toute représentation est mienne. Je dois le reconnaître sans équivoque : tout jugement provient de moi. Quand je me livre aux dangereuses évaluations du Bien et du Mal, je suis juge ... et partie ! Le prédicat vole une part de réalité du sujet. Il le vampirise : je suis un homme, un sujet pensant, un c... Non. Je suis celui qui suis.

ET pour faire plaisir, j'avoue : je suis celui qui organise cette formidable comédie.

L'iconoclaste

LE MIROIR

Le mouvement qui sort du repos porte en lui le désir de la rencontre et le besoin de la reconnaissance : sortir pour connaître et être reconnu, connaître les autres en vue d'être reconnu par eux.

Les autres sont divers. Ce constat en amène un autre : moi aussi j'ai mes particularités et chacun me voit différemment.

Comment me voir (me reconnaître) tel que j^h suis étant donné que le miroir des autres m'envoie des images changeantes de moi-même ?

Dans le repos, la question ne se pose pas. Le nouveau-né ne s'interroge pas sur son identité.

Je m'aperçois que certains miroirs m'envoient une image plutôt insécurisante de moi-même alors que d'autres me gratifient d'images agréables, souriantes, un peu comme celles que je découvre de moi-même intuitivement lorsque je suis à l'écoute intérieure du mystère de la vie. Tout se passe en somme comme chez un être doué de la faculté de créer, un peintre, par exemple. Autant de personnes, autant d'avis sur ses tableaux. Certaines critiques ne lui paraîtront pas fondées, d'autres sévères mais justes dont il tirera profit, d'autres enfin à la fois lucides et chaleureuses dans lesquelles il retrouvera ce qu'il a vécu en peignant et peut-être même des choses qui sont sorties de son inconscient et qu'il découvre sous le regard et dans la bouche complices d'un ami. Le peintre, même s'il est confiant en ses dons, éprouve le besoin d'être reconnu.

Comme lui, je cherche à être reconnu et peu à peu je choisis de me percevoir dans tel ou tel miroir plutôt que dans tel ou tel autre. Je vais de préférence vers ceux qui, sans être flatteurs, sont avenants. Autant je déteste l'affectation, autant je suis sensible à une présence empreinte de neutralité bienveillante. Mais on n'a rien sans peine et, au début surtout, je fais l'expérience de miroirs plus ou moins déformants. Petit à petit, ma sensibilité s'aiguise : des défauts et des failles apparaissent là où autrefois je ne voyais rien. Il y a aussi pour un même miroir des images plus ou moins satisfaisantes suivant le temps, le lieu, les éclairages. Autrefois, je me découvrais des ressemblances avec un tel ou un tel. On en découvrait aussi autour de moi et on ne manquait pas de les souligner comme si à ce jeu-là on se sécurisait.

Il m'est arrivé une ou deux fois ce que d'aucuns appellent un coup de foudre : l'image que me renvoyait le miroir correspondait à celle qui surgissait intuitivement en moi. C'était comme si l'une appelait l'autre, comme si l'extérieur correspondait à l'intérieur. Cela ne durait pas mais me rendait de plus en plus difficile dans l'appréciation de la qualité de l'image extérieure. Je vivais ces moments-là comme si le mouvement issu du repos y retournait et que je retrouvais mon assise originelle.

En m'interrogeant, je constate que j'ai toujours vécu, tels ces conquérants de l'impossible, dans la nostalgie de l'image totalement gratifiante. Ce ne sont plus seulement des êtres que j'interrogeais mais aussi des textes, car ceux-ci également me disaient qui j'étais. Bien sûr, ils n'avaient pas cette vibration humaine qui se perçoit dans le regard, dans la voix et jusque dans le silence. L'écriture, la typographie, les blancs, ne sauraient traduire le frémissement de la vie. Pourtant à défaut d'hommes - il faut croire que l'homme est rare ! ce sont des textes qui les premiers m'ont permis de me reconnaître de façon durable. Je me reconnaissais, mieux, je me contemplais grâce à eux lorsqu'ils me disaient : "Tu es l'Unique". Les mots variaient d'un auteur à l'autre, d'un écrit à l'autre, mais c'était toujours la même révélation à travers les millénaires et les continents.

Ainsi, tandis que les hommes parlaient toujours de ressemblance, quelques textes me révélaient à moi-même en déclinant sans ambages mon identité réelle. Je ne ressemblais plus à quelqu'un, je pouvais affirmer : je suis celui qui suis.

Le besoin sans cesse renouvelé de me reconnaître correspondait au besoin de m'assumer tel que je suis, de me vivre dans ma réalité ultime, de m'embrasser dans ma totalité. Un texte quel qu'il soit ne peut satisfaire totalement cette nostalgie de la perfection et de la plénitude. Seul le miroir vivant absolument transparent peut répondre à la demande car seul il permet la découverte capitale : je suis Amour.

Je suis amour et ne peux me vivre comme tel que grâce au miroir qui me montre désormais sous cet aspect essentiel. Heureux celui à qui échoit une telle grâce. En parler, c'est déjà altérer la transparence à moins que celui qui écoute ne joue également le rôle de miroir et ne se reconnaisse à son tour dans ce jaillissement d'instant en instant. Les mots sont impuissants à dire ce surgissement sans limites, sans entraves d'aucunes sortes. Cependant, s'il me révèle à ma nature illimitée, ce corps, bien que transparent, s'avère fragile, instable, vulnérable. Il est soumis aux contingences de ce qui naît, vieillit et meurt. Aussi, m'étant découvert illimité dans ma nature propre, je me trouve limité, exposé, démuné quant aux possibilités de me percevoir. J'éprouve les conditionnements du corps : j'attends, patient, qu'il soit dans les dispositions de m'accueillir. Sa bonne volonté n'est pas en doute, mais je suis à la merci d'une visite, d'un coup de téléphone, d'une rage de dent... J'évite surtout de le culpabiliser car je tiens à préserver sa spontanéité, sa confiance.

Cependant, ma contemplation n'est jamais si gratifiante que lorsque je vis mon androgynie en me reconnaissant à la fois dans un miroir masculin et un miroir féminin. Il faut pour cela qu'ils se sachent tous deux choisis et voués à cette sublime fonction et l'assument dans une ferveur toujours renouvelée. La saveur de ce jeu ne saurait se dire ; son prix, lié à sa rareté est unique. Pourtant je demeure à la merci de sa fragilité et de sa précarité. Personne ne comprend que l'expression d'une telle plénitude puisse dépendre d'une faiblesse

aussi insigne. Je suis du reste seul à reconnaître les partenaires comme ils sont seuls à m'avoir reconnu et comme ils sont seuls à s'être reconnus. Néanmoins, c'est toujours le même qui connaît et se reconnaît. Je suis seul en jeu. Même si la lumière subit des éclipses, je n'en demeure pas moins la lumière qui se vit comme telle. Les défaillances du miroir sont inhérentes à son caractère existentiel ; cela ne l'empêche pas de soutenir et de me renvoyer l'éclat de ma splendeur. A ce jeu, le psychique brûlerait. C'est parce qu'il ne peut me voir qu'il continue à se croire quelqu'un - et dire que je favorise son jeu ! - Je pouvais, en me savourant dans ma réalité ultime, croire que la souffrance, l'ignorance, la destruction, les guerres... étaient abolies une fois pour toutes ; ç'eût été aller trop vite en besogne. En effet, la reconnaissance de ma souveraineté, qui s'exerce dans l'absolue liberté, n'empêche pas le jeu de la manifestation avec ses déterminismes.

Pendant que je vis ma perfection dans la plénitude, le film de la manifestation continue de se dérouler et je ne peux rien changer à ce qui a été programmé depuis toujours. Le projet qui prévoyait les règnes successifs à partir du feu originel se réalise inexorablement. De même que la cause finale du minéral est le végétal, que la cause finale du végétal est l'animal, que la cause finale de l'animal est l'homme, de même la cause finale de l'homme est la fonction théophanique grâce au corps désentravé du mental. Tout est ordonné en fonction de cette merveille de merveilles : ma propre révélation. C'est ainsi que je ne peux rien changer au cours des choses : ce qui m'amène à concilier ce que le mental appelle les inconciliables, à savoir ma liberté absolue avec les déterminismes du monde. Je ne peux en effet assumer le tout que si j'englobe le jeu souverainement libre de ma reconnaissance malgré la précarité du miroir et celui de la manifestation de tous les univers. Je me vois dans le premier au moins par intermittence ; le second m'occulte : au lieu de me révéler, les images me voilent aux yeux du psychique. Autrement dit, tandis que je me révèle à moi-même, personne ne me voit ; ou si quelqu'un veut me voir, il me voile, il me cache ; car ne pouvant me percevoir tel que je suis, il me transpose à son échelle ; il refait de moi la personne dans laquelle je ne me reconnais plus. Alors j'évite autant que faire ce peut cette mésaventure. Pour éviter qu'il me déguise, je me voile à mon tour ; je préserve le mystère. Je n'avais du reste pas le choix. On ne peut obliger personne à regarder le soleil en face. Je ne voulais donc pas exposer ma création à des brûlures insupportables. C'est pourquoi je n'en finis pas de me voiler. Si le voile paraît insuffisant, alors les gens veulent me protéger en me tenant à distance. Ils ne se rendent pas compte que c'est eux qu'ils protègent en agissant ainsi. Ils créent des catégories pour déterminer les conditions de mon action alors que je ne peux agir que s'ils abdiquent. Ils ne veulent pas admettre qu'ils s'affirment en s'occupant de moi. Le climat qu'ils cherchent à créer est une contrefaçon de l'état naturel qui est le mien. Ils veulent évacuer ce qui leur semble ne pas me convenir :

l'incohérence, la misère, la prostitution, les cataclysmes etc.. Ils s'appliquent à cultiver la prévoyance, - ils en ont même fait une vertu cardinale -, la chasteté, la charité, la prière, le jeûne, l'aumône. Leurs interventions intempestives me désarment ; elles me laissent sans voix. Je n'ai qu'une ressource pour échapper à une telle mainmise : je me laisse glisser inconnu dans le cours des choses.

Ne croyez pas que je sois devenu calculateur. Non, je me voile et me dévoile de la façon la plus candide. Dans le jaillissement pur et spontané de la vie, je m'expose et dans la manifestation je me préserve, le tout sans arrière-pensée comme on s'expose au soleil et on s'en préserve le plus naturellement du monde. Les gens croient que j'interviens constamment sur les événements. Erreur ! Pas plus que je ne peux changer quoi que ce soit à ce qui se passait il y a quelques instants, je ne peux modifier ce qui va se passer tout à l'heure ou dans un lointain avenir. Ce qui relève de la continuité temporelle est programmé. Les personnages du film, pour jouer correctement, n'ont pas à demander d'où vient la source lumineuse ni ce qu'ils sont par rapport à la lumière. Je n'entre pas dans la catégorie temps bien que les gens voudraient m'y insérer. Ils croient que le temps s'écoule grâce à moi et que je favorise les événements qu'ils jugent souhaitables. Pourtant ils voient bien que je ne les préserve pas des événements douloureux comme les catastrophes, les cataclysmes. Vous me voyez donc impuissant, désarmé face à l'histoire. Néanmoins, je vous l'ai dit déjà, je ne suis pas lié par ce déterminisme aveugle. Ma liberté s'exerce au niveau de la lumière, de la reconnaissance et de l'amour. Elle finit avec l'identification à la personne dont m'a guéri la révélation du miroir. Désormais, je ne suis plus sous l'emprise de cette chimère. Ce qui semble à la traîne, c'est ce que le psychique fabrique. Oh ! je le sais, vous avez de bons arguments pour dire que je pratique l'esquive. Par là, vous m'invitez au silence, vous m'obligez à me voiler. Je vous dirai néanmoins, puisque déjà vous m'avez lu jusqu'ici, que je m'assume totalement, mais que votre système de mesure ne vous permet pas de vous en rendre compte. J'englobe tout, même ce que vous rejetez. Lorsque vous voulez vous assumer dans votre identité telle que vous croyez l'avoir découverte, vous rejetez ce qui ne vous convient pas. Vous voulez être admirables mais vous ne consentez pas à être dérisoires. Vous rejetez l'horrible le croyant incompatible avec le sublime. Or moi, je suis horrible parce que je suis sublime. Je ne peux être l'un sans l'autre. Assumant l'un et l'autre, je n'éprouve pas le besoin de changer le cours des choses. Tout est bien. L'idée de progrès ne m'effleure pas.

L'image mentale que vous avez de moi ne m'indispose nullement ; elle fait partie de cette aliénation, ou, si vous préférez, du déroulement du jeu cosmique dans lequel je me voile depuis les origines. Ce que vous taxez d'incohérence, je l'assume aussi spontanément que ce que vous appelez cohérence. En bref, ma liberté n'est en rien affectée par le déroulement des images : le manifesté n'ajoute ni ne retranche rien au non-manifesté.

E. G.

BIBLIOGRAPHIE

J. KRISHNAMURTI. CARNETS, éd. du Rocher, 1988.

Il serait banal d'expliquer K. si simple. Il vaut mieux aller où il est, rejoindre l'extraordinaire, cette éternité où il campe.

"On peut aller assez loin dans le refus des choses qui semblent avoir de l'importance... Mais aller jusqu'au bout du refus est une tout autre affaire : l'essence du refus est la liberté dans la solitude. Peu s'aventurent aussi loin, écartant tout refuge, toute formule, toute idée, tout symbole, pour être nus, sans brûlure, et lucides" (p.119)

"Quand vous aurez traversé cette solitude, comme vous passeriez une porte, vous vous rendrez compte qu'elle et vous ne faites qu'un, que vous n'êtes pas l'observateur de ce sentiment d'au-delà des mots. Vous êtes cela et ne pouvez plus vous en évader comme avant, par tant de voies subtiles. Vous êtes cette solitude ; il n'est pas moyen de l'éviter, rien ne peut la voiler ni la combler. Alors seulement vous vivez avec elle, elle est partie de vous : elle est tout votre être... C'est la solitude totale, irrémédiable, au-delà de toute possibilité d'action..."

De cette solitude, de ces cendres, naît un mouvement neuf. C'est le mouvement de celui qui est seul. Cet état existe quand toutes influences, toute contrainte, toute forme de recherche et d'accomplissement, ont naturellement et complètement pris fin. C'est la mort du connu. Alors seulement a lieu le voyage sans fin de l'inconnaissable. Alors existe la puissance dont la pureté est création" (p.189).

Un ami me faisait remarquer que K. tenait les mêmes propos à Madras en 1947. Oui, fidélité du propos. Pendant un bon demi-siècle, K. a tendu le doigt dans la même direction, quand la maison brûlait. K. est l'honneur de ce siècle qui en a si peu. A ce témoin de la solitude, on peut reprocher son isolement, son affectation parfois. Mais on ne peut nier qu'il fut Maître de Vérité pure éblouissante.

R.O.

* * *

LE ROMAN DE MATHIEU vu par PASOLINI.

Pasolini : un cinéaste inspiré qui s'avoue à la fois mystique et marxiste, et qui a, dit la critique, réalisé son meilleur film avec l'Évangile selon Mathieu.

Son film : un paysage désespéré - celui de la Passion - un désert de pierres, sous un soleil blanc sans rayonnement... Pas de végétation, sauf de-ci de-là, la présence obsédante de l'olivier qui, comme chacun sait, sera détruit puisqu'il a péché !...

Plus que mystique, plus que marxiste, ce cinéaste ne serait-il pas l'enfant angoissé qui choisit sa propre mère pour représenter la "Vierge Marie" si chère aux foules orphelines ?

Etrange réalisation... Contestataire en politique, Pasolini qui avait, dit-on, le sens du sacré, adopte, sans la moindre remise en cause le Jésus tel que l'a fixé le mythe chrétien, de même qu'il a opté pour un marxisme orthodoxe. Deux conformismes parallèles...

L'Évangile selon Mathieu. Une belle légende dont la popularité demeure tenace. Et, bien entendu, le film est très émouvant dans la mesure où l'on veut y voir un nouveau prophète à la fois tendre et tonnant...

Tout y est : la naissance virginale, l'incroyable généalogie "davidique", l'espoir des "lendemains meilleurs" par la grâce du messianisme, la trahison du "méchant" Judas et sa spectaculaire auto-pendaison.

Rêvons un peu... Pasolini aurait pu connaître l'Évangile selon Thomas... Son film aurait pu donner de Jésus et de son temps une toute autre image. Il aurait pu, lui-même acquérir la vision d'un monde à l'endroit ...
Dommage !...

P.S.

* * *

Daniel GIRAUD, GUIDE d'Interprétation ASTROLOGIQUE, éd. Albin Michel, avril 1988.

Ce livre, qui a le mérite de constituer un clair et bon manuel de l'étudiant astrologue, vaut également par une introduction que l'on aimerait peut être plus longue et plus détaillée, mais qui même telle quelle, nous apprend ce qu'est l'Astrologie, ou plutôt ce qu'elle devrait être : l'un des chemins du retour à l'Un.

Sans perdre de vue une tradition dépouillée de ses scories, en se servant des outils indispensables que sont l'étude des symboles et la connaissance des lois de l'analogie, Daniel GIRAUD définit une astrologie, solide techniquement, mais privilégiant l'intuition de l'opérateur : "L'interprétation d'un thème astrologique, nous dit-il, est semblable à l'interprétation d'une musique. La technique et même la qualité musicale doivent s'effacer dans le sentiment perçu et la grâce entrevue".

Est dénoncée dans cet ouvrage la subjectivité de l'interprétation et il nous est dit ici que le dépassement de cette subjectivité demande à l'astrologue : tact, équilibre et détachement de soi-même. Ce texte parle de résonance avec les astres et non de dépendance vis à vis d'eux. L'auteur fait au passage un sort à la classification "aspects bénéfiques" et "aspects maléfiques" entre les planètes, remplaçant ces termes archaïques par les adjectifs "harmonieux" et "dissonants" et il nous apprend que les aspects favorables peuvent être vécus sur le mode défavorable en devenant inhibants ou dissuasifs, et que des aspects dits "défavorables" peuvent, au cours d'une destinée, porter les fruits d'un dépassement de soi-même et d'une accession à un niveau supérieur de conscience.

Nous voyons bien ici combien l'esprit de la véritable astrologie est proche de celui de la pratique du Yi-King (Livre des Transformations) et de la tradition alchimique pour laquelle le devenir Supérieur est avant tout Transmutation. De même que le Yi King et l'Alchimie relèvent de l'Unité par résolution des contraires, de même l'astrologie parle de devenir "ce que l'on est" et non ce qu'il faudrait être.

Cette connaissance à la fois universelle et intime ne doit être ni une analyse, ni une introspection, mais une préhension synthétique d'un univers issu de l'Un et qui doit retourner à l'Un : ainsi devrait-il en être pour chacun de nous.

L'Astrologie pour ne plus être "séparés", telle est le fond de la pensée de l'auteur, et le but de ce qu'il ne faut décidément pas appeler une science, mais bien l'un des visages de la GNOSE elle-même. "Tout vient du Soi..." Le Ciel et la Terre sont nés en même temps que moi (Tchouang Tseu)... La voie se trace en marchant et la réalisation spirituelle revient à réintégrer le principe d'où tout est issu".

Lise

BUDDHADASA (Bhikkhu) - Bouddhisme et socialisme.
trad. de l'anglais par Marie Charlotte Grandy - éd. Les Deux Océans, Paris,
1987.

Les jeunes éditeurs des Deux Océans qui se consacrent avec ferveur et ténacité à la diffusion d'ouvrages essentiels qui ne sont, comme on sait, jamais des best-sellers, ont le privilège de connaître un maître Thaïlandais dont l'enseignement relève du bouddhisme hinayana.

L'ouvrage récemment paru du vénérable Buddhadasa, traduit par Marie-Charlotte Grandy, fournit un nouveau témoignage du rayonnement actuel de la doctrine originelle.

Le vénérable Buddhadasa se réclame d'une tradition bouddhique très ancienne. C'est un penseur Theravadin qui réussit à harmoniser une pratique individuelle en l'intégrant à une forme de socialisme actif pouvant "apporter à une modernisation rapide un contrepoids bénéfique". Ce qu'il préconise est un socialisme autoritaire dhammique, autrement dit divin dans son sens le plus profond et cependant naturel.

A une époque d'excessive permissivité, dans un pays qui n'échappe pas aux déviations et aux violences de notre époque de transition, ce message vient à son heure. Bien que le caractère d'apparence politique de son enseignement soit contesté, ce maître a réussi à faire de son ermitage en pays thai un centre qui reçoit de nombreux adeptes.

L'accent mis sur l'éthique surprendra sans doute l'Occidental. Le dernier chapitre est consacré à la valeur de la morale, et c'est l'occasion de développer à cet égard la "vision juste" essentielle pour la doctrine bouddhiste. En Thaïlande comme ailleurs le retour à une morale rationnelle est certainement indispensable, ce qui implique, pour l'individu comme pour la collectivité, une analyse sans complaisance de sa nature et de son comportement. Toutes les formes de bouddhisme peuvent efficacement contribuer à cette montée de la conscience collective.

P.S.

* * *

Présence du Bouddhisme, sous la direction de René de Berval, éd. Gallimard, Paris, 1987, 816 p..

Cette refonte d'une "somme" conçue, sous ce même titre, par René de Berval, sera accueillie avec satisfaction par les fervents de plus en plus nombreux du Bouddhisme.

L'actualisation qui s'imposait est définie dans la préface de Jean Filliozat et dans le liminaire de R. de Berval. Le premier, orientaliste qualifié, rappelle que le Bouddhisme, étant une "force vivante" ne doit pas être seulement "objet d'une description historique". Le second auteur de la synthèse primitive, est également conscient du fait que, "dans le monde actuel si peu favorable au développement de la spiritualité" la Shanga compte plusieurs centaines de millions de membres, ce qui en fait l'une des plus grandes communautés universelles.

Force vivante, certes, mais qui, en dehors de la manifestation et de ses éphémères images, préserve l'immuable sérénité du Tathagata "celui qui s'est éveillé à la vérité".

Aussi les auteurs de la refonte sont-ils attentifs à la diversité des formes de la doctrine et à l'irrépressible rayonnement géographique et culturel qui, de nos jours, émane d'elle. Le miracle du bouddhisme c'est précisément cette essence immuable qui permet une adaptation d'une extraordinaire souplesse aux phénomènes et aux situations. C'est à la fois l'utilisation de l'histoire et sa négation fondamentale.

Cet ouvrage collectif a donc été réalisé avec une conscience scrupuleuse des variétés d'expressions et de pratique. Après une étude d'ensemble sur le bouddhisme originel notamment, ce qu'Alexandra David-Neel, qui a participé à l'entreprise, appelait le Bouddhisme du Bouddha, l'ouvrage s'ordonne suivant la classique distinction : Hinayana (Inde - Sri Lanka, Birmanie, Thaïlande, Laos, Cambodge) et Mahayana (Chine, Corée - Japon, Tibet - Indonésie etc..., Viet-Nam).

De sérieuses études sont consacrées aux aspects multiformes du message primitif. La bibliographie est également substantielle. S'agissant toutefois d'un vaste ouvrage collectif, on pouvait s'attendre à d'inévitables lacunes. Je me limiterai à quelques omissions qui concernent notre sujet de prédilection : le Mahayana.

Si le Zen japonais fait l'objet d'une synthèse valable même si le nom de Dürckheim devrait figurer ici auprès de celui d'Herrigel, on s'étonne en revanche de la part restreinte faite à la Chine bouddhiste, en particulier au Tchan, source du Zen... On ne découvre d'ailleurs pas dans la bibliographie une publication française récente sur ce courant mahayaniste dont l'impact sur l'Occident constitue un événement capital¹.

Mais les lecteurs des Cahiers Métanoïa ne s'attarderont pas à l'érudition d'un ouvrage de base qui rassemble de précieux textes traditionnels destinés aux chercheurs et peu accessibles aux autres. Ces derniers pourront trouver grâce à la collaboration des néo-bouddhistes, des témoignages de leur pratique vécue. L'un d'entre eux, cité ici à titre d'exemple, concerne la conversion d'une catholique, Denise Delannoy qui retrace - sous son nom Tibétain Dharmaraksita - l'itinéraire qui l'a conduite à un monastère "Gelupta" (Réformateurs). On souhaiterait vivement, émanant des lecteurs des Cahiers, des témoignages de ce type...

On est d'autre part fasciné par la saisissante iconographie qui illustre avec bonheur la fidélité des adeptes aux images et aux mythes.

Ceux d'entre nous qui se souviennent de leur rencontre avec le Bouddha, lors de leur première visite au Musée Guimet peuvent revivre ce qui constituait déjà l'aurore d'un éveil. Et les privilégiés qui refusent de s'en tenir aux fameux sourire du Maître évoqueront, par exemple, l'austère visage du Bouddha tel qu'il m'est apparu à Nara comme la synthèse de la sérénité et de la tristesse existentielle - le yin et le yang fondamentalement unis.

C'est dire que cet ouvrage, loin d'être seulement une oeuvre d'érudition et de recherche, est fidèle à la promesse de ses rédacteurs : le bouddhisme en tant que "force vivante" universelle et intemporelle - et donc d'"actualité".

1. Tch'an. Zen. Racines et floraisons. éd. Des Deux Océans, Paris, 1985, (Hermès, Nouvelle série, 4).

P.S.

JESUSANTIL
SAUATUNHO
AMERICHEQ
VIAVAITUNEQ
RAIDEFORGV
NEIDIE.FEM
FLOIERAINA
FORTUNESE
MERMOISSQ
MERPLANTE

Patrick WHITE - éditeur N.R.F., Gallimard - Paris.
Le Vivisecteur (tomes 1 et 2) (sélection bibliographique)
Une ceinture de feuilles - (sélection bibliographique).
Défauts dans le miroir, un autoportrait (collection l'Imaginaire).

Patrick White est un écrivain australien né en 1912. Son oeuvre a été reconnue mondialement en recevant en 1973 le prix Nobel de littérature. L'ensemble des romans traduits est publié à la N.R.F.. Pourtant, Patrick White reste un auteur quasi-inconnu en France. Son élection par l'académie suédoise est tout juste mentionnée, à peine commentée par la presse littéraire de l'époque, et nous en apprennent sur cet homme aussi peu que les quatrièmes de couverture. Les seuls documents pour tenter de cerner Patrick White sont donc l'oeuvre littéraire : les romans, dominants, les nouvelles, et un autoportrait.

DEFAUTS DANS LE MIROIR.

Si le hasard a voulu que Patrick White naisse sur le sol britannique, c'est en Australie, dont sa famille est originaire, qu'il passe son enfance. Très tôt, il lit et passe la plupart de son temps dans la fascination de la lecture et de la pratique de l'écriture. D'une lucidité précoce, il porte un regard grave sur la société, la religion des hommes, où il se sent singulier. Ce sentiment ira en s'accroissant tout au long de sa vie, et ce dès qu'il retourne en Angleterre pour ses études secondaires et universitaires. Après un bref retour en Australie où il s'essaye au travail de la terre, c'est en Angleterre qu'il décide de se consacrer exclusivement à la littérature. Les années de guerre lui font parcourir les Etats-Unis, puis le Moyen-Orient où il rencontre celui qui partagera sa solitude et restera son compagnon en Grèce, puis en Australie où ils se fixent définitivement. Bien que nobellisé en 1973, il mène une vie retirée dans une ferme près de Sidney.

Les romans de Patrick White ont tous une inspiration autobiographique. Tous se situent essentiellement en Australie, avec quelques incursions en Angleterre ou en Grèce. Ses héros, hommes ou femmes, sont tous les solitaires d'une solitude nécessaire. Dès leur naissance, ils sont confrontés à leur singularité : Himmelfarb le Juif, Dubbo le métisse, Rhoda la bossue, Miss Hare la laide, Arthur le simple, Eddie l'homosexuel, Duffield le peintre. Mais leur différence est aussi autre que sociale. Leur perception de vie est autre. Le monde est une partie intégrante, organique, de leur être. Aucune dualité :

- "Vous observez minutieusement les choses, dit l'homme en riant.
- Je n'observe plus maintenant, répondit-elle. Je sais". (Le Char des élus)

La nature, le monde, la vie chez Patrick White peuvent apparaître sombres, durs, puissants, implacables. Pourtant, rien n'est bon ni mauvais. Les romans de White ne sont que le reflet d'un monde où le physique et le quotidien sont parmi les composantes essentielles de la vie. Et le divin est inséparable de cette perception du monde. White nous conte sa propre expérience à la manière d'une histoire zen :

"Pendant ce qui nous parut des mois de pluie, je portais un plein plateau de nourriture à une nichée de chiots dans les chenils, quand je glissai et tombai sur le dos, tandis que les écuelles des chiens volaient de tous côtés. Je restai étendu là où j'étais tombé, à demi aveuglé par la pluie, sous un ciel pâle, maudissant de mes lèvres trempées un Dieu auquel je ne croyais pas. Puis je finis par rire de mon impuissance et de ma maladresse, dans la boue et la puanteur de mon ciré.

Ce fut le tournant décisif. Mon incrédulité me parut aussi grotesque que ma chute. A ce moment-là, je me sentis véritablement humble". (Défauts dans le miroir)

Aussi, la position de White par rapport aux religions instituées est faite de "découragement suspicieux". Il se méfie du christianisme et de sa propension à l'amour : "L'amour chrétien a perdu sa vertu, comme les antibiotiques ont perdu la leur pour avoir été utilisés à trop fortes doses". (Défauts dans le miroir)

POÉSIES

maintenant
doucement
très doucement

à partir du coeur
simple au point de
sentir la perfection
des broussailles

j'avance au-delà de moi
et parle avec tes yeux
comme avant la peur

aussi vrai qu'à chaque instant
je fais amour avec cette terre brûlée
avec ces visages endormis
renversés bientôt absents

à chaque instant ce qui aime
n'est autre que la chaleur
bue par ce qui est aimé
pression de la paume
sur le caillou blanc

et voilà que
tout ce qui se trame
sous la peau des choses

tout ce qui se joue
sur le fil ténu de
la respiration

roule avec délices
dans l'eau de l'oeil
plus oeil que celui
qui fixait Caïn

manoune

au vieux beffroi les heures lentes
s'égrènent dans le vide
vide où monte la brume
aux couleurs de la lune

la pluie tombe sur la pluie
toutes les rumeurs se sont tues
il n'y a pas un son

pas même un bruit de pas
puisque'il n'y a personne
sur le chemin sans voyageur

* * *

vois
une fleur à peine éclore
ouvre son coeur pour boire
le soleil matinal

écoute
une goutte de rosée
griffe la structure dorée
d'une toile d'araignée

sois
la lumière qui chante
aux portes de l'aurore
le son que nul n'entend

Yves

En un voyage vertical
comme une envolée d'étincelles
me livre à nu
la chair des arbres
enracinement de ma chair

nulle différence

dans le libre enlacement du vent
dans le lent balancement des branches
ce souffle doux né de mon souffle
chante la vie réconciliée

nulle différence

les forces azurées
nourries de mon regard
pulsent sur la montagne
la rêveuse clarté
où s'éveillent les sources

nulle différence

mes espaces ouverts
aux ailes de l'oiseau
cet éternel passant
et mienne, avec ferveur,
son ivresse océanne

la vie est là
intacte
la vie non séparée

Mireille

Jamais les mots ne disent
ce qui surgit d'instant en instant

Jamais le crayon ne dessine
le pur jaillissement

Jamais le regard ne perçoit
ce que tu vois
en te reconnaissant

Jamais l'oreille n'entend
du sans-nom
la vibration première

Jamais la main ne palpe
de la texture originelle
la soie sans fibre

Jamais le pinceau ne peint
le lieu sans lieu
où rien ne naît ni ne meurt

Mais la vie flue vers le miroir
et reflue à la source
ivre de se savourer
dans son amoureuse essence

Emile